

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Jean Suret-Canale	3
Jean CHESNEAUX: Le mode de production asiatique. Quelques perspectives de recherche	13
Maurice GODELIER: La notion de « mode de production asiatique » et les schémas marxistes d'évolution des sociétés	47
Jean SURET-CANALE: Les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique	101
Pierre BORTEAU: Les droits sur la terre dans la société malgache précoloniale	135
Charles PARAIN: Protohistoire méditerranéenne et mode de production asiatique	169
Hélène ANTONIADIS-BIBICOU: Byzance et le mode de production asiatique	195
Boubacar LY: Les classes sociales dans le Sénégal précolonial	229
G. A. MELEKECHVILI: Esclavage, féodalisme et mode de production asiatique dans l'Orient ancien	257
Charles PARAIN: Comment caractériser un « mode de production » (Discussion)	279
Ion BANU: La formation sociale « asiatique » dans la perspective de la philosophie orientale antique	285
Keo MANIVANNA: Aspects socio-économiques du Laos médiéval	309
Leonid SEDOV: La société angkorienne et le problème du mode de production asiatique	327
Catherine COQUERY-VIDROVITCH: Recherches sur un mode de production africain	345

Marinette DAMBUYANT: Un Etat à « haut commandement économique »: l'Inde de Kautilya	369
Bibliographie des principaux travaux récents relatifs au mode de production asiatique	396

Achévé d'imprimer le 30 mars 1974 par INTERDRUCK, à Leipzig,
République Démocratique Allemande, pour les Editions sociales à Paris

N° d'édit.: 1476

Dépôt légal: premier trimestre 1974

DISCUSSION

**COMMENT CARACTÉRISER UN
« MODE DE PRODUCTION » ?**

La contribution de G. A. Melekechvili qu'on vient de lire a le très grand mérite d'aborder franchement et hardiment les difficiles problèmes que pose à l'historien marxiste, préoccupé d'ordonner le déroulement si multiforme et si complexe de l'histoire universelle, l'utilisation des schémas du matérialisme historique. Il nous faut à la fois tenir compte de l'extrême variété des formes concrètes que présentent les sociétés du passé comme les sociétés présentement observables et dégager, retrouver au sein de cette variété ce qui fait l'unité, à travers les temps et quels que soient les lieux, du développement de l'espèce humaine. C'est pour répondre à cette double nécessité que l'auteur a été conduit à remanier si profondément les schémas habituels.

D'un côté il reconnaît expressément l'existence d'un mode de production « asiatique » antérieur, puis parallèle, au moins dans les débuts, à la succession des modes de production caractéristiques pour le développement du continent européen; mais d'un autre côté il réduit l'importance historique, la validité de cette succession des modes de production ou formations socio-économiques où il n'aperçoit que des types *particuliers*, des aspects de la société. Il les distingue, en effet, des étapes qu'il considère comme fondamentales, du développement social, celles-ci communes à l'histoire de l'ensemble de l'humanité : société sans classes primitive; société de classes et société sans classes développée, la société de classes comportant pareillement une périodisation ternaire : société de classes non développée, société de classes développée, société de transition vers la société sans classes développée. La construction paraîtra ambitieuse. Mais elle a, en apparence, l'avant-

tage de la cohérence et elle s'appuie, essentiellement, sur la thèse que la loi fondamentale de la dialectique se manifeste dans la lutte de classes. Qui contesterait le rôle des luttes de classes? « L'histoire de toute la société jusqu'à aujourd'hui est l'histoire de la lutte de classes », ainsi débute le *Manifeste communiste*.

C'est cependant sur ce point central que, me semble-t-il, des réserves peuvent être soulevées et proposées comme ouverture à un large débat qui devrait conduire à l'approfondissement de la discussion en cours dans notre revue sur le mode de production asiatique. Cette discussion n'avait de sens que si elle n'était qu'un commencement, un premier point d'attaque d'un problème beaucoup plus ample encore. G. A. Melckchvili nous en aurait averti si nous n'en avions pas eu déjà le sentiment; reconnaissons toutefois que sa contribution vient très opportunément nous presser d'affronter l'élargissement indispensable de la discussion.

Le côté faible de sa construction : il néglige le rôle, non moins fondamental, dans la marche de l'histoire, du développement des forces productives. Et il ne s'agit point ici d'un facteur parallèle ou convergent, mais de la liaison dialectique des deux facteurs, indissociables dans le tissu organique de l'histoire. L'auteur note bien que c'est le progrès des forces productives qui, créant la possibilité de la production d'un surproduit, a conduit au passage de la société sans classes à la société de classes. Mais ensuite il doute que le développement des degrés de développement social que constituent le mode de production asiatique, la société esclavagiste et le féodalisme soient obligatoirement liés à un niveau précis du développement des outils de travail. Doute théorique qu'il justifie par ce qui lui paraît une constatation de fait :

« Il est douteux que, tout au long de l'antiquité et du moyen âge, il se soit produit un tel bond dans le développement des forces productives que telle ou telle forme d'exploitation sociale en soit devenue prépondérante de façon décisive. »

Assurément il ne s'est pas produit alors de bond aussi vigoureux que celui qui, au cours du néolithique, a permis à la fois la naissance de la société de classes et l'apparition de l'État; mais des bonds de moindre envergure ont suffi pour rendre nécessaire le passage de la grande exploitation esclavagiste de l'antiquité à la petite production au niveau du féodalisme européen et au cours du moyen âge ont mûri les forces productives qui ont créé la base du capitalisme, chaque passage d'un mode de production à un autre s'accompagnant d'une accélération du rythme de l'histoire. Visiblement la conviction profonde

de l'auteur est que les luttes de classes ont été un moteur suffisant pour les grandes transformations historiques à l'intérieur du long cycle de la société de classes. Très justement, semble-t-il, il souligne le caractère original de ce qu'il appelle la voie ouest-européenne du développement historique et, à l'intérieur de ce développement original, le caractère exceptionnel de l'esclavage « développé »; mais il ne voit pas d'autre moyen d'expliquer le rythme élevé de développement qui s'y constate que

« le fait que les rapports de classes y ont existé et s'y sont intensifiés pendant une longue durée, le degré élevé de la séparation en classes et la polarisation de ces dernières ».

Autre aspect de la même position : la thèse que la tendance dominante du développement de la société de classes, avant l'apparition du capitalisme, est la tendance au féodalisme, du protoféodalisme au féodalisme développé. L'énorme majorité des sociétés de classes, à leur stade initial, se seraient en fait développées en direction du féodalisme, et, dans l'Occident de l'Europe, après l'épisode intermédiaire et limité dans son extension de l'esclavagisme, lequel n'aurait nullement constitué une nécessité historique, la société serait revenue à la ligne principale de son développement, soit la voie de la féodalisation. Il est, effectivement, aisé de soutenir une pareille thèse, la thèse du panféodalisme, si l'on se contente de placer l'essence du féodalisme dans l'accaparement par la classe dirigeante du surproduit du travail des producteurs directs au moyen de l'impôt ou de la rente, cette classe dirigeante se transformant par la suite en propriétaire de la terre et de la personne des producteurs. Mais, encore une fois, c'est présenter une image formelle du féodalisme, privé de sa base qui est un niveau déterminé de développement des forces productives.

Il y aurait lieu de suivre dans leur détail toutes les articulations d'une construction qui embrasse les grandes lignes de l'histoire universelle jusqu'au seuil du capitalisme et en particulier les conséquences des thèses fondamentales de l'auteur, telles que je crois pouvoir les dégager : ainsi la caractérisation des sociétés de l'Orient, et plus généralement des sociétés de transition (aussi bien de l'esclavage romain au féodalisme que du féodalisme au capitalisme), par la coexistence de diverses formes d'exploitation, servage, salariat, esclavage, à côté de persistances de la structure communiste primitive, ce qu'il n'hésite pas à qualifier de coexistence de divers régimes socio-économiques, alors qu'il ne s'agit que de simples éléments, embryonnaires ou relictuels, de régimes socio-économiques véritablement systématisés : ce glissement de signification

était facilité par la conception si discutable des modes de production comme des aspects particuliers, secondaires en quelque sorte de la société.

L'essentiel, pour introduire plus de méthode et de clarté dans la discussion sur le mode de production asiatique, et c'est là un service indiscutable que nous rend la contribution de G. A. Melekechvili, même et surtout lorsque nous pouvons être en désaccord avec elle, l'essentiel, c'est qu'il est devenu impossible de poursuivre une discussion fructueuse, sans à la fois l'élargir et y apporter plus de rigueur par la clarification des concepts de base et, en premier lieu, des concepts de mode de production et d'universalité des modes de production que Marx a désignés comme autant d'époques *progressives* de la formation socio-économique : modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne. Une solution de facilité serait de continuer à faciliter artificiellement l'application de la série à l'histoire de toutes les sociétés humaines en réduisant les définitions des modes de production à des caractères relativement formels. Ainsi on étend le champ de la société esclavagiste à toutes les sociétés où se retrouve une forme quelconque d'esclavage, le champ de la société féodale à toutes les sociétés où prévaut une forme de servage ou de régime seigneurial. Mais, pour qu'il s'agisse effectivement d'époques *progressives*, il est indispensable que l'étape esclavagiste antique ait contenu en germe l'étape suivante d'un féodalisme ayant lui-même contenu en germe l'étape du capitalisme. On ne peut parler de véritable féodalisme que si, d'un côté, il dispose, dans le domaine (fondamental à ce stade de développement) de l'agriculture, des acquisitions techniques essentielles de l'antiquité esclavagiste, si, d'autre part, les conditions de l'exploitation des producteurs directs permettent une reproduction élargie et par suite la maturation des forces productives nouvelles nécessaires à la constitution du capitalisme. Là où l'exploitation dite féodale, pour des raisons diverses, ne laisse aucune possibilité au tenancier d'accroître et la productivité des moyens de production dont il dispose, et, par conséquent, sa production sociale, il n'est pas possible de parler de féodalisme comme époque progressive. Notre auteur a partiellement échappé aux dangers d'une extension arbitraire des caractérisations pour ce qui est du mode de production esclavagiste, grâce au recours au concept de mode de production asiatique; par contre, parce que sa construction souffrait du même défaut que la solution de facilité évoquée plus haut, à savoir la non-prise en considération, suffisamment au moins, du niveau de développement des forces productives, il a été amené à rejeter la série marxiste des époques *progressives*, sans laquelle toute logique

paraît éliminée de l'histoire, et à abuser avec plus d'arbitraire encore de la notion de féodalisme.

Quand est-il justifié de parler de l'existence réelle, et non pas simplement formelle, d'un mode de production donné? Ne serait-ce pas lorsque la société en question utilise une forme de coopération ou d'exploitation de l'homme par l'homme qui ouvre de larges possibilités de développement et des forces productives et de la production sociale, qu'en même temps elle est animée d'une propension à utiliser résolument ces possibilités, qu'enfin elle possède une capacité relative d'adaptation aux changements que le développement des forces productives lui-même ne cesse de provoquer (si cette capacité était absolue, la société pourrait passer d'un mode de production à un autre sans révolution)? Formulations trop rapides, toutes provisoires, qui ne seront sans doute serrées de près et rectifiées que par la construction et l'expérimentation des modèles possibles de la dynamique de fonctionnement et de développement des sociétés. Quant à l'universalité des modes de production, ne doit-on pas la considérer comme une universalité non de fait, mais de nature? Un mode de production est universel dans sa phase ascendante parce que, sur la base d'un niveau donné de développement des forces productives, il répond aux tendances profondes de l'humanité, à ses besoins historiques, aux nécessités de la marche en avant d'abord d'une pointe avancée de l'ensemble des sociétés humaines. Si ces tendances, ces besoins et ces nécessités ne présentaient pas un caractère d'universalité, dans quelle mesure pourrait-on encore parler d'unité de l'espèce humaine?

Le drame de l'histoire, des différentes sociétés dans l'histoire (comme le drame des différentes familles dans une même société ou des différents individus dans une même famille), c'est l'inégalité de développement des sociétés comme des individus, c'est que toutes les sociétés, au cours du déroulement historique, ne se sont pas trouvées dans un état ou dans des conditions également propices à l'épanouissement de leur être et à des départs successifs, soit à cause de la dépendance à l'égard du milieu naturel, soit par suite de circonstances historiques externes, soit en raison de ce que Marx appelle les rapports raciaux et qui est constitué par les traits particuliers de la formation psychique à l'échelle ethnique, tels qu'ils ont été façonnés par le passé. Dans l'*Introduction à une critique de l'économie politique*, Marx explique le charme durable exercé par la mythologie grecque et par l'art grec sur une longue suite de générations en faisant appel à ce qui est plus qu'une métaphore : les Grecs, écrit-il, étaient des enfants normaux, alors que beaucoup de nations anciennes appartenaient à la catégorie des enfants mal élevés et des enfants vieillots.

Mais l'enfance des sociétés pèse moins sur leur avenir que l'enfance des individus dans les sociétés de classes. Les sociétés les plus avancées, grâce au fonctionnement efficace du mode de production le plus progressif pour l'époque, offrent aux sociétés retardataires à la fois des modèles au moins partiels de développement et un apport de créations techniques, intellectuelles et artistiques qui leur ouvrent la possibilité de brûler les étapes, ce qui s'est réalisé plus d'une fois dans l'histoire universelle. Les historiens se sont ordinairement contentés, jusqu'à présent, de constater empiriquement de pareils processus. La tâche s'impose de les analyser théoriquement, de délimiter leurs combinaisons possibles et la portée respective de chacun d'entre eux.

Charles PARAIN.